

rien. Mais maman m'a dit qu'on était venu le chercher pour un malade, et cela arrive encore assez souvent.

H. — Enfin, voyons, tu ne me feras pas croire qu'on n'est pas bien plus libre quand on est grand !

Fl. — Je ne sais pas trop. En tout cas, ce qu'il y a de sûr, c'est que si papa n'allait pas soigner ses malades, il ne gagnerait pas d'argent, et que sans argent on ne peut rien avoir. L'autre soir, quand tu étais déjà couché, je lui entendais dire : " Ah ! cet argent, ce maudit argent, quel souci cela vous donne ! Cette question d'argent se pose à propos de tout ! "

H. — A qui disait-il cela ?

Fl. — A maman. Et maman lui répondait : " Oui, sans cette question d'argent tu aurais pu te reposer davantage. Tu aurais bien besoin d'un mois de repos. "

H. , *pensif*. — Pauvre papa ! c'est vrai, quelquefois il a l'air triste, fatigué.

Fl. — Mais oui, et quelquefois tu lui reproches de ne pas souvent s'amuser avec nous. Mais, vois-tu, c'est que, quand il rentre de ses longues courses, et qu'il a vu beaucoup de gens qui souffraient, qui gémissaient, qui avaient la fièvre, alors il revient exténué, il se jette dans son fauteuil, et il n'a guère envie de s'amuser.

H. — Et pourtant il nous rapporte encore souvent des bons, des petits cadeaux.

Fl. — Vois-tu, mon idée, c'est que c'est encore nous qui sommes les plus heureux. Nous n'avons pas de soucis...

H. — Hum ! mes devoirs...

Fl. — Allons, tes devoirs, quand tu les as finis, tu peux te donner de bonnes récréations, et moi aussi. Nous avons tout ce qu'il nous faut ; nous n'avons pas besoin de nous tracasser pour l'argent. Nous devrions bien remercier Dieu. Pense à tout cela, et tu verras que les enfants sont plus heureux que les parents.

H. — Peut-être bien... surtout pendant las vacances.

CH. LUGI.